

A ce point de vue, le travail constitue une source indirecte de bonheur, qui lui donne de nouveaux titres à être considéré non comme un mal, mais comme un précieux instrument de bonheur.

Le travail est même la base la plus sûre sur laquelle nous puissions établir l'édifice de notre prospérité et de notre félicité.

Tous les penseurs qui ont scruté avec clairvoyance la fragilité et les vicissitudes des choses terrestres sont unanimes à déclarer que pour tout être humain, quel qu'il soit, quelque situation qu'il occupe, le bonheur qui présente les plus solides garanties de durée, c'est celui qui repose sur le travail,—parce que le travail inspire la *sérénité*, facilite la *modération des desirs* et donne surtout la *quiétude*.

Franklin est le moraliste qui a le mieux saisi et le mieux exprimé cette influence particulière et considérable du travail sur le bonheur.

Cette idée domine notamment dans ces deux maximes “que signifient les désirs et les espérances de temps plus heureux? Nous rendrons le temps meilleur si nous savons agir.” Le travail n'a pas besoin de souhait. Celui qui vit d'espérance court le risque de mourir de faim. “La faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas y entrer.”

De ces données, je crois que l'on peut conclure, assez aisément que le travail est le moyen qui puisse rendre l'homme heureux dans toute condition.

*Léandre Bélangier.*

